



Littérature

Rencontre avec un trio d'insoumis

À l'occasion de la rentrée littéraire, *Éléments* a fait le choix de l'insoumission en distinguant trois écrivains de race, à la voix singulière au milieu du brouhaha médiatique et de l'avalanche de publications. Chacun d'eux porte un regard cinglant sur leur époque.

Propos recueillis par Pascal Eysseric

dans *Au plus fort de la bataille* (Pierre-Guillaume de Roux). L'horreur de la guerre, le jeune romancier l'a déjà vue et revue, il la vit au quotidien comme nous tous, sur Internet et à la télévision. Au point que le déferlement des images l'a rendu insensible. Il écrit : « J'ai vu sans honte, en savourant nonchalemement mon dîner quotidien, la tête d'un dictateur massacré par la foule, tiré par les cheveux dans la vomissure haineuse de son propre peuple. »

Si des milliers de traités et des centaines de romans ont déjà été écrits sur la Première Guerre mondiale, aucun ne l'a été par un arrière petit-fils de poilu qui réussit le tour de force de renouer, sans nostalgie, les fils d'une histoire de famille plongée dans la guerre. Une histoire française.

Le temps des présentations et des intentions

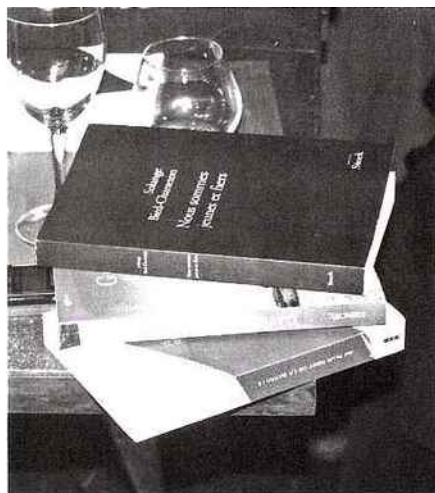
Jean-François Roseau : Je suis né deux semaines avant la chute du Mur de Berlin, en 1989. Comme le personnage de mon roman, je suis de la génération de la fin de l'histoire. On nous l'a dit et répété : il n'y a plus d'histoire parce qu'il n'y a plus de confrontation. C'est la fameuse théorie de Francis Fukuyama. Le triomphe du libéralisme à l'américaine sur le soviétisme a expédié la guerre aux rayons des antiquités. J'ai grandi dans ce consensus mou. Pourtant, dans les faits, c'est tout le contraire qui s'est produit. Aujourd'hui, je vis dans un environnement où je peux très facilement voir, sans même le chercher, en un clic, des prêtres ou des journalistes se faire décapiter au couteau. Je suis nourri par des images atroces et banalisées. On nous fait croire que la guerre est absente, alors qu'elle s'est banalisée. En réalité, la guerre est dans ma maison : elle est dans ma chambre, elle est dans mon lit. Je peux la voir sur mon ordinateur en allant sur les chiottes, telle la vidéo de ce Canadien en train de tronçonner un étudiant chinois et de commettre des actes nécro-



Cultivant l'ivresse et la générosité, Olivier Maulin mène la révolte des nouveaux gueux avec *Gueule de bois*, hilarante bacchanale en marge du monde moderne (voir pages suivantes). Cruelle et réjouissante, Solange Bied-Charreton torture avec délice ses personnages de

bobos parisiens dans *Nous sommes jeunes et fiers* (lire la chronique de David L'Épée, *Éléments* n°152). Sensible et attentif à la mémoire des anciens, Jean-François Roseau, 23 ans, a choisi de dire adieu à la « génération des insensibles geek » pour se plonger dans les lettres des poilus

Aujourd'hui, le capital accompagne l'explosion du marché halal. Demain, il appuiera un marché de l'identité française si le contexte l'impose.



Solange Bied-Charreton, Jean-François Roseau et Olivier Maulin, trois romanciers réunis par *Éléments* autour d'une discussion en trois temps : littérature, histoire et politique

philes. Ce qui est formidable, c'est que ce ne sera pas des effets spéciaux. Ma démarche n'est pas strictement anti-moderne. J'ai un regard froid. Forcément un peu triste. Rien de comparable avec le trouble qui me saisissait chaque jour devant le monument aux morts du lycée Henri IV à Paris, à l'ombre de la tour Clovis. Voilà pourquoi j'ai écrit ce livre.

Olivier Maulin : Mon ambition, avec mes trois premiers romans, *En attendant le roi du monde*, *Les évangiles du Lac*, *Petits monarques et catacombes*, était de réenchanter le monde. Il s'agissait d'une quête des origines entre deux verres de schnaps. Mes héros tentaient et réussissaient quelquefois, pas toujours, à réactiver des mythes, réanimer les traditions, à imaginer des contre-sociétés et des alter-mondes, par dégoût du monde contemporain. *Gueule de bois* est plus sombre. Les gens fuient la réalité par tous les moyens possibles. Ils veulent faire sécession. On n'essaie même plus de changer les choses, on se casse ! Ciao ! C'est une errance où l'alcool joue un rôle primordial. Le récit vacille plusieurs fois d'ailleurs, à l'image d'un homme saoul qui cherche à rentrer chez lui. Dans le vivier des personnages qui m'intéressent, c'est-à-dire dans le monde des marginaux, des spécimens et des demi-fous, je pioche plutôt chez les révolutionnaires-conservateurs, pour employer un grand mot. Dans *Les évangiles du lac*, *Fifty-fifty* est très clairement moitié révolutionnaire, moitié conservateur, en fonction des situations. Idem

dans *Gueule de bois*, les pensionnaires d'un hospice de vieux se révoltent pour remettre les idées à l'endroit ! Les contradictions dans lesquelles ce monde, issu de la révolution industrielle, se débat, sont insolubles. Il ne faut pas le combattre, il se combat tout seul lui-même. Jacques Attali et Alain Minc s'en chargent très bien eux mêmes.

Solange Bied-Charreton : Contrairement à Olivier Maulin, qui est un révolutionnaire qui se marre, je suis une romancière rabat-joie ! J'ai été élevée dans un milieu privilégié, celui de la bourgeoisie catholique, un monde qui était mort bien avant ma naissance. Je m'amuse dorénavant, par le biais des romans, à être la plus cruelle possible avec le monde moderne. Je n'ai jamais connu un monde enchanté. Pour moi, le retour aux sources, c'est Tahiti douce ! J'ai une excuse : je suis née en 1982. Très tôt, le monde m'a paru plus ridicule que scandaleux. J'ai commencé à être confrontée réellement à mon époque vers l'âge de 13 ans, lorsque j'ai découvert Fun Radio.

Il y a derrière le mot roman tant de produits frelatés, insignifiants, souvent minables... Toute une littérature contemporaine de striptease que je ne supporte pas : la mode de l'autofiction, ou l'esprit de sérieux par exemple. À l'origine du mot roman, il y a la langue romane. Une langue non officielle qui vient du peuple et des veillées. Il y a la truculence, plus rabelaisienne. Il faut se rappeler que ne pas écrire en latin était une transgression ! Aujourd'hui, écrire un

roman, c'est retrouver cette source de l'oralité, se défaire d'un cadre trop strict. Le roman doit avoir le goût de l'envoûtement, de la polyphonie, du bordel !

Sur la guerre de 14-18

Olivier Maulin : J'ai depuis longtemps un livre de chevet : *Le boucher des hurles* de Jean Amila. Loin de la vision héroïque d'un Ernst Junger sur la guerre, ce roman suit la trace de deux orphelins dont les pères ont été fusillés pour l'exemple en 1917. Ils se sont échappés de leur orphelinat pour rejoindre les champs de bataille. Ils veulent tuer le général Des Gringues, responsable de la mort de leurs pères... Il n'y a rien à faire : je suis plus du côté des enfants que du général. La plupart des paysans français étaient tranquillement en train de travailler leur terre lorsqu'on les a envoyés se faire tuer pour des intérêts qui n'ont jamais été vraiment élucidés. S'il faut vraiment choisir un camp, le mien, c'est celui des mutins, surtout si l'on me demande de m'extasier sur des galonnés qui envoyaient des pauvres mecs reprendre 50 mètres de terrain.

Jean-François Roseau : Les deux états, guerriers d'exception et mutins, ne sont pas antinomiques. On croit toujours que les mutins sont des militants pacifistes égarés dans la guerre, mais c'est un anachronisme. Beaucoup de mutins ont d'abord été des héros. La désertion est le fruit d'un état moral, de l'indécision et d'ordres insensés.



La sécheresse de cœur contemporaine

Jean-François Roseau : Pourquoi une lettre écrite au début du XX^e siècle a-t-elle une véritable valeur ? Son auteur a choisi ses mots. Il a eu du temps pour le faire. Sa lettre a du sens, de l'engagement et du style. Aujourd'hui, on écrit beaucoup plus qu'avant, mais surtout pour ne rien dire. Le SMS, c'est le poison du style. Plus personne ne choisit plus ses mots ; on décharge de manière systématique, tout et tout de suite : c'est soit « je t'aime », soit « sale p... » Ca n'encourage pas les sentiments les plus élevés.

Solange Bied-Charreton : Pour tout vous avouer, le modèle de mes personnages, je l'ai trouvé chez Bouygues Telecom ! J'ai voulu prendre ce qu'il y a de pire. Pendant dix ans, j'ai reçu des factures, accompagnées de photos de décébrés de 25 ans, filles et garçons, grands sourires, soleil radieux, appartement splendide, copain noir au bras. Je voulais que les personnages de *Nous sommes jeunes et fiers* leur ressemblent. Avec la même insouciance factice, bercée par une richesse dont on ne connaît pas la provenance. Si vous regardez bien autour de vous, ces gens-là sont partout. Il y a encore quelques années, la publicité disait aux gens comment ils devaient être. Au-

jourd'hui, les gens se définissent pratiquement selon un discours publicitaire. Dans *Écrits corsaires*, Pasolini écrivait à propos des jeans Jésus que la publicité avait remplacé la transcendance. L'Église est marginalisée. Nous y sommes. Il y a deux mois, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit : « Je suis un amateur de grands espaces ». J'ai eu un coup de panique. C'était comme si Ivan et Noémie, mes deux héros, s'étaient échappés des pages de mon roman pour venir me hanter. Cette personne avait intégré le discours publicitaire et le débitait comme un robot, sans même s'en rendre compte. Ils sont enfermés par le message publicitaire. Leurs rêves leur ont été dictés par la publicité. Et pour eux, c'est sans espoir.

Jean-François Roseau : Je crois que le roman est la meilleure des solutions si l'on veut se purger de ce que l'on exècre le plus en soi. On projette tout ce que l'on déteste dans son propre tempérament sur certains des personnages. Il est toujours plaisant d'avoir cinq ou six avatars qu'on cloue régulièrement au pilori.

Olivier Maulin : C'est la même chose avec Léon Bloy : il commence un roman et, en réalité, au bout de dix pages, il revient à ses obsessions de toujours : le Moyen Âge, le Christ, l'art, les mêmes boucs émissaires, etc. *La femme pauvre* et *Le désespéré*

par exemple, sont de magnifiques romans ratés, bancals, inaboutis. Bloy est l'anti-romancier du XX^e siècle. Il se fout de bâtir une belle histoire, bien proprette. Nous aussi d'ailleurs on se fiche de l'histoire. C'est son souffle qui nous importe, et c'est ce souffle qui manque actuellement dans la littérature française. Le souffle de la folie et de la grandeur.

Tous les visages du capitalisme

Jean-François Roseau : Il y a chez Michel Houellebecq une analyse fascinante du rapport amoureux moderne. L'entrée en trombe d'Internet, où la pornographie domine, les rencontres furtives. On ne se bat plus et on ne fait plus l'amour « comme avant ». Les personnages de Houellebecq, je pense notamment à Raphaël Tisserand dans *Extension du domaine de la lutte*, qui passe sa vie devant son ordinateur, seul, sauf lorsqu'il écume les clubs de rencontres. C'est un texte prémonitoire si l'on pense qu'il a été publié en 1994, avant la généralisation véritable d'Internet en France, qui date du début des années 2000. Il y a bien quelque chose qui s'est imposé entre les hommes et le virtuel, l'écran.

Olivier Maulin : Sa grande intuition est d'avoir su tirer toutes les implications morales d'une vie sous un régime post-

Le capital a la capacité de digérer n'importe quel discours pour mieux le revendre, avec dividendes et intérêts.

capitaliste. Pour lui, un rapport amoureux n'est rien d'autres qu'une offre qui rencontre une demande.

Jean-François Roseau : Dans la *Comédie humaine*, Balzac a montré que le rang social déterminait la trajectoire que l'on allait avoir dans la société. Un siècle plus tard, Michel Houellebecq explique que c'est dorénavant le physique qui détermine ce rang. Selon ton rang sexuel, tu es un marginal, pitoyable, qui souffre de l'exclusion, ou la bête, l'animal qui aura les femmes à ses pieds.

Solange Bied-Charreton : Il n'y a ni honneur ni jugement chez Houellebecq. Il n'y a que la simple description d'une lutte. C'est notre grand écrivain du libéralisme, du triomphe du libéralisme.

La force du capital est de s'insinuer partout. Aujourd'hui, il accompagne l'explo-

sion du marché hallal en France. Demain, il appuiera un hypothétique marché de l'identité française si les conditions politiques d'une victoire du Front national par exemple l'imposent. Le capital n'a pas de limites idéologiques ni morales. C'est la raison pour laquelle le Front national fait fausse route quand il fait de l'immigration l'origine du problème sans voir qu'il en est seulement la conséquence. Une des conséquences.

Olivier Maulin : Le capital a la capacité de digérer n'importe quel discours pour mieux le revendre, avec dividendes et intérêts. La seule question qui compte est de savoir si, oui ou non, les partis populistes seront rattrapés par les vieux démons de l'argent. Ça peut arriver plus vite qu'on ne le pense. L'époque est devenue délirante : une dissolution, une démission, une fuite, tout peut arriver. ▶

Jean-François Roseau, *Au plus fort de la bataille*, Pierre-Guillaume de Roux, 332 p., 22,90 €.

Solange Bied-Charreton, *Nous sommes jeunes et fiers*, Stock, 240 p., 18 €

Olivier Maulin, *Gueule de bois*, Denoël, 224 p., 18 €.